

| | |
|---------------------|--|
| Zeitschrift: | La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère |
| Herausgeber: | Association des musiciens suisses |
| Band: | 3 (1909-1910) |
| Heft: | 7 |
| Artikel: | Quelques remarques : au sujet de la lettre de Beethoven au prince Nicolas de Galitzine : du 13 décembre 1823 |
| Autor: | Ebert, Alfred |
| DOI: | https://doi.org/10.5169/seals-1068836 |

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

se pénètrent, qui se fondent pour former une harmonie surhumaine. La chambre sombre s'illumine, un souffle divin semble l'effleurer... L'esprit de Beethoven plane encore sur les lieux de son enfance...

N'oublions pas, enfin, ces curieux cahiers de conversation auxquels le solitaire confiait tant de choses, depuis les comptes de ménage jusqu'à des extases comme celle-ci : *Allmächtiger, im Walde bin ich selig... jeder Baum spricht durch dich... in den Höhen ist Ruhe, Ruhe ihm zu dienen!*

Ce n'est pas seulement Beethoven le musicien que nous voyons ici à chaque pas ; c'est l'homme tout entier, c'est le héros moral, c'est celui que Romain Rolland a si admirablement fait revivre...

En sortant du morne logis devenu un sanctuaire, je m'inclinais devant la souveraineté du génie, qui souffle où il veut, qui descend sur les humbles demeures plutôt que sur les palais, et je répétais au dedans de moi les vers de Gœthe :

... Küss ich den letzten
Saum seines Kleides,
Kindliche Schauer
Treu in der Brust.

WILLIAM CART.

La *Vie Musicale* publiera dans son prochain numéro :

MICHEL BRENET, *Les idées musicales d'un bourgeois de 1830.*

Quelques remarques

au sujet de

la lettre de Beethoven au prince Nicolas de Galitzine

du 13 décembre 1823.¹

Georges Humbert affirme, dans ses considérations sur la lettre française de Beethoven au prince de Galitzine, l'authenticité du document de la Bibliothèque de Genève, et il a pleinement raison. Les remarques qui suivent ne feront que compléter sur certains points son exposé :

Tout connaisseur des carnets de conversation reconnaîtra au premier coup d'œil jeté sur le fac-simile de la lettre, l'écriture du neveu de Beethoven, Charles. A l'époque dont il s'agit, Charles tenait une grande partie de la correspondance de son oncle, et plus particulièrement la correspondance française, car il possédait les connaissances nécessaires pour rédiger à peu près sans faute une lettre en français. Beethoven lui-même comprenait et parlait bien un peu le français, mais il lui était difficile de s'exprimer correctement

¹ Ces notes ont paru dans *Die Musik* (IX, 4), Berlin, Schuster et Löffler.

par écrit en cette langue. Aussi à l'occasion Charles le corrige-t-il, comme on peut le lire dans les carnets de conversation (128, f. 15 b) : « Mon cher ! gardez-vous des germanismes. On dit « faire attention », — non pas « donner ! »

Habituellement Beethoven esquissait la lettre (comparez celle au prince Galitzine de l'été 1825, Kalischer, V, 1094) que Charles ensuite traduisait en français. Mais ici, pour la lettre du 13 décembre 1823, le maître semble s'être borné à indiquer à son neveu ce que celui-ci devait écrire, après quoi Charles rédigea librement la lettre. C'est ainsi que l'on peut s'expliquer le style de la lettre, avec ses périodes bien arrondies et si différentes des procédés d'expression dont Beethoven était coutumier.

J'espérais trouver la trace de quelque entretien sur cette lettre dans les carnets de conversation de novembre ou de décembre 1823. Il n'en fut rien. Ou bien le carnet qui les renfermait est perdu, ou bien ces entretiens ne furent notés que sur l'ardoise.

Deux brèves notes de cette époque seulement ont un rapport avec la lettre dont il est question. Charles écrit dans un des carnets de conversation (Nº 54) :

(F. 4 b). « A partir du dernier (ici un mot illisible) du Gloria, il manque aussi une feuille. Tu pourrais la lui remettre, afin que (?) Wunderl la copie. »

Il s'agit ici sans nul doute de cette même feuille dont Beethoven parle dans le post-scriptum de sa lettre. Wunderl semble être le nom d'un copiste, dont les biographes n'ont pas encore fait mention ; Frimmel (*Beethovens Kopisten* dans les « Beethoven-Studien », II) ne le nomme pas. Plus loin encore, Charles parle cependant de nouveau de lui :

(F. 5). « Je crois que cela vaudrait presque mieux de donner ces choses à Wunderl pour ses cinq enfants ; on en aurait plus de reconnaissance. »

Puis il fait un jeu de mots sur le nom « étrange » (*wunderlich*) :

(F. 9). « Il est un petit phénomène (*Wunder*), d'où le nom de *Wunderl* ! »

Le second passage auquel je faisais allusion est de Beethoven lui-même. Il se rapporte à l'indication de mouvement du Gloria, telle qu'elle est donnée dans la lettre. De la place qu'il occupe dans le carnet, on peut conclure qu'il date du 11 décembre 1823, c'est-à-dire à peu près du même moment que la lettre. Peut-être Beethoven réfléchissait-il à ce qu'il écrirait au prince Galitzine ; il croit que le tempo du « *in gloria dei patris* » a été oublié dans la copie de la Messe et cherche une indication qui soit appropriée au morceau en question. C'est alors qu'il note :

(Carnet Nº 66, F. 23 b) :

« *in gloria dei Patris*
allegro maestoso e moderato. »

A vrai dire, le maître se trompait, lorsqu'il pensait que le tempo de cette partie du Gloria manquait dans la copie envoyée au prince Galitzine. Le prince lui-même écrit dans sa réponse du 30 décembre 1823, réponse dans laquelle la lettre du 13 décembre est expressément mentionnée (encore une preuve de son authenticité !), que le passage porte déjà une indication de mouvement (Thayer V, Anhang II, p. 557 et suiv.) :

« Je viens de recevoir, Monsieur, votre lettre du 13 décembre avec l'envoi de la première page du Gloria. J'ai été assez heureux pour que l'exemplaire que j'ai reçu ait été complet et rien n'y manque à ce qu'il me semble... Le

temps que vous avez cru ne pas être marqué dans le morceau *in gloria patris* se trouve aussi marqué dans la partition mais au lieu de *maestoso e moderato* il est dit *allegro ma non troppo e ben marcato*, ce qui revient presque au même... »

Il ressort de cette lettre que déjà dans la copie qu'il en avait fait faire pour le prince, Beethoven avait donné au « *in gloria Dei Patris* » l'indication de mouvement qui se trouve dans les partitions actuelles. Ainsi que le prince Galitzine le remarque justement, Beethoven avait donné dans sa lettre une indication dont l'énoncé est différent, mais l'esprit absolument le même.

Ces quelques petites remarques ne peuvent que renforcer le jugement de M. Humbert : la lettre de Beethoven du 13 décembre 1823 est sans aucun doute authentique !

ALFRED EBERT (Berlin).

Notes de voyage au Pays de la Musique.

I
La vie musicale doit rarement chômer à Munich. Il peut se trouver cependant qu'on y arrive dans un de ces petits intervalles séparant une saison d'été d'une saison d'hiver ou un cycle d'un autre cycle. Les musiques populaires ou plutôt populacières, qui passent généralement inaperçues du musicien, occupé ailleurs, l'assailent alors et le poursuivent, quoi qu'il fasse. Celles que j'entendis, cet automne, en de telles circonstances ne laissèrent pas de m'étonner, par leur abondance, et plus encore, par leur qualité.

Je ne connus malheureusement pas le bonheur de M. G. Humbert, qui se trouva juste à point sous la fenêtre d'une mansarde pour entendre une voix émue chanter un beau lied. Mais des cafés, des brasseries, des parcs, et même des mansardes, de partout m'arrivaient des airs de bastringues dénués généralement de toute couleur locale. Si j'entrais dans une des brasseries fameuses, sûr d'y dîner tranquille, je ne manquais pas de voir arriver une troupe de musiciens. Un décor de montagnes était dressé contre une paroi, de subtiles lampes électriques s'allumaient aux sommets des pics. Qu'un vigoureux gars, habillé de vert, la plume au chapeau et les genoux nus lance alors là-devant de vibrants appels, auxquels répond une trompette, cachée dans une cour lointaine, on ne saurait s'en offusquer; mais c'est là une production assez rare; beaucoup plus souvent, l'homme en vert et quelquefois l'homme en habit chantent « la Valse », ou la chanson de café-concert qui semble exportée de Montmartre. Les quelques violons et zither qui l'accompagnent, exécutent volontiers des intermèdes instrumentaux curieux, qui montrent que si ces gens ont un sens assez juste des cadences et des enchaînements harmoniques, ils semblent par contre ne pas sentir du tout le rythme. Je ne sais pas jusqu'à quel point on pourrait les considérer comme des représentants du sens musical de leur race, réduit à l'état le plus rudimentaire; mais si de semblables manifestations ont un sens, il pourrait être curieux de comparer entre elles les analogues qu'offre, peu ou prou, chaque pays. Ce qui m'a le plus surpris, à Munich, est leur succès. Il est évident que chaque brasserie ne se paierait pas sa troupe, si le public ne lui en savait aucun gré. Et c'est un fait que chaque fois que je subis ces sortes d'auditions, je vis les salles se remplir, et les familles se presser autour des tables; c'est tout au plus si à la mienne je trouvai moyen de mettre encore ma bière et ma saucisse — ma bière et ma saucisse que j'appréciais alors comme les seules choses *echt bayerisch* qui m'entouraient.

Durant ces jours d'oisiveté obligée, je fréquentai les « concerts populaires », donnés à Munich par le Tonkünstler Orchester et l'ancien Kaim-Orchester. Ils me